

SAMEDI 22 OCTOBRE 1932

Onzième année. — N° 52

DIRECTION, RÉDACTION
PUBLICITÉ :

146, Rue Montmartre (2^e)

Rédacteur en Chef

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Téléphone : CENTRAL 32-65 et 74-93

R. C. Seine : 212.481 B.

Octobre 32

207

PROVINCES PERDUES

par Robert de TRAZ

Faisant succéder à une indulgence excessive une brusque sévérité, on daube maintenant sur les romans de l'après-guerre. On leur reproche de n'être, trop souvent, que des analyses égocentriques, dépourvues de vérité objective. Ce qui leur manque, c'est une histoire, ce sont des personnages qui ne ressembleraient pas à l'auteur...

Sans doute. Mais beaucoup de ces romans sont anémiés surtout par l'absence de ce que je me risquerai à appeler les « beaux sentiments ». J'entends par là que le courage, la fidélité, le dévouement, la force de caractère et la grandeur d'âme y font complètement défaut. Ou, s'ils y paraissent, c'est sous forme d'hypocrisie ou de duperie : l'analyse de l'auteur les ramène vite à leurs composantes, qui sont l'intérêt, le mensonge ou la lâcheté. Bref, n'ont de réalité que les sentiments bas, médiocres, que les insuffisances de personnalité, que les déviations.

Bien entendu, je ne fais pas cette remarque au nom de la morale : celle-ci n'a rien à voir dans les réflexions qui suivent. Je me borne à noter la volonté réfléchie d'exclure de l'art psychologique les tendances supérieures de l'homme. Notre époque a été terrorisée par le décret d'André Gide qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Tout dépassement d'un personnage par lui-même demeure frappé d'interdit. Personne, par exemple, n'oserait à l'heure qu'il est écrire *Domitique*.

exemple, il serait à l'heure qu'il est cette Dominique.

Cette crainte morbide de paraître bien pensant est propre à notre âge. Un des plus grands connaisseurs du cœur humain, je veux dire Racine, a peint dans *Andromaque* une veuve fidèle, dans *Phèdre* une amoureuse qui « a horreur » de « sa passion illégitime ». *Iphigénie*, *Bérénice* roulent sur de généreux et difficiles sacrifices. Dans une de ses préfaces, Racine va jusqu'à se féliciter d'avoir mis en lumière la vertu, punit les fautes, rend le vice « haïssable ». Et ailleurs il vante la « beauté des sentiments » — le mot y est — allié à « l'élégance de l'expression ». Si quelque imprudent auteur dramatique portait aujourd'hui à la scène les sujets que je viens de rappeler, j'entends d'ici les protestations d'un public habitué à ne se plaire qu'aux bassesses de l'homme.

Dans l'ordre du roman, consultons maintenant Balzac. Qu'est-ce qui l'intéresse à bien des reprises ? L'abnégation paternelle, le dévouement filial, le long remords d'une femme coupable. Ou encore l'attachement passionné à une croyance, l'accomplissement rigoureux d'un devoir. Ce grand explorateur de la réalité n'a pas trouvé moins de substance dans la vertu que dans le vice. Et son exemple, comme celui de Racine, devrait être tenu pour d'autant plus probant que tous deux n'ont pas hésité à mettre également en scène des turpitudes et des crimes. Ils n'étaient ni timides, ni aveugles, mais, préoccupés de la complexité humaine, ils voulaient la rendre tout entière.

Je sais bien que, selon Gide toujours, les « beaux sentiments » ayant été exploités à fond par nos prédécesseurs, il faut, pour faire des découvertes, aller vers des régions jusqu'à présent négligées. Mais est-ce que l'expérience poursuivie depuis dix ans ne prouve pas que cette exploitation-là est d'un rendement limité ? Ce qu'on a découvert compensait-il l'ostracisme jeté sur le reste ? Avouons que l'im-moralisme, qui devait supplanter les conventions, est devenu une convention à son tour, et, comme les autres, nous empêche maintenant de voir le vrai.

On peut même se demander si certains des thèmes favoris de l'après-guerre n'auraient pas trouvé une expression plus significative en utilisant les supériorités de l'homme plutôt que sa médiocrité. Autrefois, les « beaux sentiments » étaient précisément chargés de fournir ces possibilités d'évasion dont on nous a tant rebattu les oreilles. (S'évader : on s'évade mieux par une lucarne que par un soupirail). Le tragique et le romanesque offraient de belles issues au désir du lecteur d'échapper à sa vie quotidienne et de se croire devenu ce qu'il rêve. S'il s'agit des « aventures », celle de la sainteté, par exemple, ou celle de la passion combattue, ou celle d'un sacrifice paternel sont aussi audacieuses que celle du faux-monnayage. S'il s'agit d'être « sincère », on l'est davantage quand on ne suspecte pas les parties hautes de l'être, quand on ne les nie pas parce qu'elles vous gênent.

Une des faiblesses de la littérature d'après guerre a été d'évacuer d'immenses régions de sentiments et de caractères qu'elle croyait épuisées. Autant de provinces perdues. Je pense que le rôle du grand romancier de demain sera de les reconquérir.

Robert de TRAZ.

Robert de TRAZ
Melles dit Oef 51